

Boris Schreiber. La lettre à la mère

Ce n'est pas la férocité absolue de Kafka dans sa *Lettre au père*. Ce n'est pas l'éblouissante tendresse de Romain Gary, et sa *Promesse de l'aube*. Ce sont les deux. Qui se tempèrent ? Non, qui se renforcent. Une explosion permanente qui a duré pendant deux générations. Depuis Eschyle, et les autres, on savait qu'il y a des mères excessives, des familles compliquées : celle-là, il y a une soixante d'années, a logé à l'hôtel des Sports, rue du Cardinal-Lemoine à Paris.

L'existence rocambolesque de la famille Schreiber (Wladimir, père de l'auteur, Eugenia, Genia, Génetchka, sa mère) fournirait à elle seule la matière d'un livre honorable : de la richesse en Russie pré-révolutionnaire à la fortune en France, en passant au moins deux fois par la misère. La famine, les rats, le typhus, la prison à Moscou ; un poste important pour Wladimir entre Berlin et Paris ; et soudain le trou, la chambre pour trois à Anvers et la soupe populaire les jours d'abondance parce que *les tickets de la soupe populaire sont si chers*. L'hôtel des Sports ne vaut guère mieux. Mais déjà les plans sont tracés, quand Boris a quoi, sept ans ? *Ces douceurs aussi des projets. Plus tard. Que tout sera radieux, plus tard ! La gloire pour eux, la fortune pour leur père. Cette gloire, grâce à quoi l'obtiendront-ils ? Aucune importance. Ils l'obtiendront.*

Ici, une parenthèse. Qui sont-ils ces *eux* qui *obtiendront* forcément la gloire ? Boris et sa mère ? Non, Boris tout seul. Tout au long du livre, Schreiber parle de lui au pluriel : *sans doute est-ce l'abus odieux du « je » dans le livre précédent, Le Lait de la Nuit, qui les condamne au « ils » dans ce livre-ci (...) l'explosion du « je ».* Par les coups de grisou du sort... Il y a longtemps, on m'avait déjà dit que lorsqu'on est malheureux, on se sent plusieurs, on se sent beaucoup. Cette fois, j'ai définitivement compris : on est émietté. Toujours est-il que, débarrassé du « je », Boris Schreiber a acquis, dans la sobriété, une force nouvelle.

Redoutable personne que cette mère qui a ainsi programmé son fils et toute sa vie *l'émiettera* d'un excès d'amour, d'un excès d'exigence, et d'insultes tragiques, grande roue des sentiments. C'est à treize ans que la petite Genia, malingre, maladroite, et défigurée par une méchante opération de la mâchoire (elle sera re-figurée par une autre opération, mais longtemps après) tombe amoureuse du beau Wladimir-Volodia au premier coup d'œil et décide qu'il sera, lui et nul autre, l'homme de sa vie. A quatorze ans elle le rejoint dans son lit. A quinze, elle arrive à s'introduire dans la prison, dans l'hôpital où il va mourir sans doute, en se faisant passer pour sa femme. Donc, il l'épouse. Mais le voulait-il vraiment ? Qu'éprouvait Wladimir pour cette femme-enfant dont toute la vie fut un acte d'adoration pour lui, et pour ce reflet de lui, leur fils – mais qui n'arrivera jamais à comprendre que leur contact physique eût pu être un plaisir ; et qui décrivait en termes crus au petit Boris, bébé précoce, l'horreur visqueuse des devoirs conjugaux ?

Atmosphère violente, certes, mais tout cela ne compte pas encore vraiment. Ce n'est que le décor. L'Empire State Building n'est que l'escabeau sur lequel grimpe King Kong. Car l'important, et la vraie matière du livre, c'est l'affrontement de ces monstres. L'écrasement de Boris qui sera traité, jusqu'à la cinquantaine passée, tantôt comme un héros et tantôt comme un adolescent – parce qu'il dépend du père, qu'il vit de la fortune du père, qu'il n'a pas « rempli son contrat » et apporté la gloire promise.

(A considérer, par exemple, la parfaite réussite de ce livre on peut se dire que tout compte fait Schreiber – écrivain notoire depuis trente-trois ans – ne s'en est pas mal tiré. Mais cela aurait-il suffi à la mère ? Pour Wladimir, la fortune qu'il voulait – et qu'il eut – c'était au moins de s'installer dans la suite princière d'un palace de Monte-Carlo. La gloire que voulait Genia, c'était sans doute qu'il écrive, pour commencer, *Autant en emporte le vent*. Avec quelques droits d'auteur en plus, les qualités de Tolstoï, et de Nobel en prime !)

Entre un père rouleau-compresseur et une mère au paroxysme permanent de l'hystérie vengeresse, comment Schreiber a-t-il survécu ? Par quelle force héréditaire a-t-il supporté le rythme de son procès quotidien ? (chaque jour elle allume la flamme de son autel, chaque jour elle appelle la

torche à son bûcher ; et chaque midi il lui téléphone fidèlement, chaque après-midi il va partager son thé...) – *Crois-moi, si j'avais choisi ce pauvre langage, je m'y serai prise mieux que toi. Je l'aurais contraint à rendre gorge, tu entends ? A rendre gorge ! Tu ne ressembles ni à ton père ni à moi. Lorsque ton père ou moi touchions à quelque chose, nous devenions immédiatement les premiers, les meilleurs ! Ou bien, l'amour-piège : ... elle leur jetait un regard doux et tendre. Tout de bienveillance. Ils connaissaient cette tactique : les mettre hors d'eux par de beaux mensonges béats. Le mensonge béat précipite leur cœur dans le brasier. Mais son aspect béat leur interdit d'en recracher les flammes...*

Vers la fin de sa vie – il y a quatre ans – Genia Schreiber commence à rédiger, en son sabir franco-russe, quelques textes assez enfantins et délirants. Elle y tient : *Jure-moi : quand je serai morte, tu le feras connaître, ce texte. Tel quel, sans rien changer.* Boris Schreiber s'est exécuté, il a fait connaître le texte, et tout le reste. *Le Tournesol déchiré* n'est pas un livre qui se laissera oublier facilement ; oui, il a donné à sa mère cette glorieuse existence posthume qu'elle réclamait si fort. Peut-être aussi at-il réussi, enfin à la tuer.

Boris Schreiber. *Le Tournesol déchiré*. Ed. François Bourin, 314 pp., 110 F.